

L'Abuille de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 50 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

De 25 mai 1910. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 913 rue Canal, N.-O., Lne. Fahrenheit Centigrade

M. Brieux journaliste et le "Nouvelliste de Rouen"

L'Académie recevait il y a quelques jours M. Brieux. Elle l'a admis à l'immortalité comme auteur dramatique ; mais il fut aussi journaliste : les ombres de Louis Veillot, des Flaubert, des Maupassant, le revendiquent comme l'un des leurs, pour avoir passé, comme eux, par cette salle de rédaction du "Nouvelliste de Rouen" où il fréquenterait et où celui qui devait être plus tard à la tête de "l'Univers" avait fait ses débuts en 1831.

Les journaux de Rouen, au temps où Veillot y parut, n'exigeaient qu'un nombre limité de collaborateurs. Il suffisait généralement d'un rédacteur en chef auquel étaient réservées les affaires politiques, et d'un sous-ordre qui déployait un talent d'encyclopédiate en menant de front théâtre, littérature, industrie, beaux-arts, commerce, etc. Le travail de rédaction commençait le soir, au reçu des nouvelles de la capitale qui ne parvenaient que fort tard, par la poste, et se prolongeait jusqu'à cinq ou six heures du matin. A ce labour, la plupart perdaient le sommeil, mais il leur était permis de se lever tout à leurs idées, sans être gênés par les importuns, et Veillot trouvait ainsi la possibilité d'écrire en vers le compte rendu critique d'une soirée théâtrale.

Ce n'est, d'ailleurs, pas le moins curieux de cette époque de sa carrière, ces feuilletons qu'il rédigeait après avoir entendu un drame de Dacange ou bien une audition de Paganini, quand ce n'était "le Barbier de Séville," car il traitait de tout avec la belle assurance que lui donnaient ses dix-neuf ans.

Flaubert ni Maupassant ne firent, régulièrement, partie de la rédaction du "Nouvelliste," mais le premier eut, quoiqu'il affectât de ne pas aimer les journaux, y vint souvent et ne dédaigna pas d'y faire œuvre d'informateur, à l'occasion. Cependant, si les communications de ce superbe naïf qu'il demeura toute sa vie, étaient accueillies avec courtoisie, elles ne furent pas toujours acceptées sans contrôle. Un jour, durant l'occupation

de Rouen par les Prussiens, il entra tout bouleversé dans la salle de la rédaction et, d'un air mystérieux : "Un corps d'armée, dit-il, a réussi à s'échapper de Paris. Il est à Vernon, il vient nous déloger. — Vous en êtes certain ? — C'est le laurier qui me l'a appris". Le journal s'abstint d'en parler, sous le prétexte, sans doute, de ne pas dévoiler un secret à l'ennemi ou de ne point s'exposer à un refus de visa de l'autorité allemande, à laquelle devaient être soumises les épreuves avant tout tirage.

Quant à Maupassant, s'il ne vint qu'irrégulièrement au "Nouvelliste," ce fut la néanmoins qu'il recueillit le sujet de quantité de ses contes : Mlle Fid, les Prisonniers, le Pain du Pêche, le Rosier de Mme Husson et vingt autres, sans excepter Boule de Suif, où l'on reconnaît sous les traits de Hubert de Bréville, l'ancien directeur du journal, Charles Lapiere, nommé à plusieurs reprises dans la Correspondance de Flaubert. Et Carrière-Lamadon, l'homme considérable posé dans les cotons, n'est-ce pas Pouyer-Quertier, dont l'organe libéral rouennais était le porte parole ? Et Cornudet, le démocrate irréductible de 1848, il est impossible que ce ne soit pas l'oncle maternel de Maupassant, le citoyen Cordhomme qui, lui aussi, ne se privait pas de monter, de temps à autre, en passant, à la rédaction, bien que celle-ci soutint une politique diamétralement opposée à la sienne. Flaubert était mort depuis six ans, mais il demeurait encore le dieu de la maison, lorsque Brieux arriva, comme secrétaire de rédaction, pour devenir par la suite, rédacteur en chef. Dans ce milieu littéraire, il se sentit invité à poursuivre ses essais dramatiques. Déjà, il avait donné, à Paris, un acte en vers et un vaudeville ; pendant son séjour à Rouen, il fit passer sur les scènes de cette ville, deux pièces qui, moins favorisées que les précédentes, ne furent pas légitimées par leur père.

L'âme, espèce de drame lyrique, narrait les amours malheureuses du poète Stenio et de la noble Gisèle, fille d'un haut et puissant doc. Le peuple chantait des Noëls, les seigneurs baillaient à leurs amours, ainsi que dans un opéra de Meyerbeer ; on se querellait, un palais était incendié, et finalement les héros mouraient très consciencieusement. Cela avait servi de thème à de la musique ; seulement si le drame fut représenté sur la scène même où devait être interprété, pour la première fois en France, le chef d'œuvre de Saint-Saëns, Samson et Dalila, la fortune ne sourit pas aussi largement à Stenio qu'à la légende biblique.

Dans les annales judiciaires de Normandie, M. Brieux puisa le motif d'un autre drame, mais sans musique, celui-ci, et traité dans une forme moins poétique, en style mélo le plus pur. Il y était célébré les exploits d'un bandit du nom de Durand qui, bien avant les "Chauveteurs de la Drôme," avait imaginé de griller les pieds de ses victimes, pour leur arracher le secret de leurs trésors. L'action se déroulait dans un décor pittoresque, avec restitution de tableaux de mœurs normandes, mais l'œuvre n'eut qu'un succès de curiosité.

Cette intrusion dans le domaine historique démonta à M. Brieux ce qu'il avait fait ailleurs. Il le comprit et se consacra dorénavant aux thèmes sociaux, pour lesquelles il était mieux armé et dont il ne se départit plus, même lorsqu'il écrivit la Foi, celle-ci n'étant, malgré ses apparences, que le développement d'une idée moderne transportée dans l'E-

gypte ancienne, simplement par nécessité de cadre.

Un gentleman couronné.

Le roi Edouard ne partageait pas l'opinion de ce grand massacreur d'hommes, le maréchal de Moltke, qui disait un jour : "La guerre est d'institution divine, c'est une des lois sacrées du monde ; elle entretient chez les hommes tous les nobles sentiments : l'honneur, le désintéressement, la vertu, le courage, et elle empêche de tomber dans le plus hideux matérialisme."

La guerre apparaissait au souverain comme une action nuisible, inutile, et qui pouvait être souvent conjurée, pour peu que l'on s'y employât avec quelque suite et un peu d'adresse. Son ombre menaçante blessait ses instincts de gentleman. C'est en homme du monde qu'il entendait régler les choses de la politique, élégamment, en conversations, en arrangements pris à table, comme des hommes bien nés et courtois discutent entre eux de leurs affaires de famille et d'intérêts.

La souveraineté si particulièrement exercée d'Edouard VII avait été favorisée par ce que l'on peut appeler une situation sociale extraordinaire. Aucun Roi n'était le proche parent d'autant de souverains, de sorte qu'il pouvait en quelque sorte, sans effort, rester gentleman en régissant les affaires de son Etat et de l'Europe. Cette subtilité lui agréait infiniment, il l'entretenait par un mépris peu ordinaire de tout ce qui pouvait ressembler pour lui à une tenue officielle. Autant son neveu, l'empereur d'Allemagne, aime à s'en parer, autant il affectait de désigner les insignes brutaux ou trop vulgarisés de la qualité de souverain.

Il poussait cette sorte de coquetterie ou d'orgueil, — on peut hésiter dans le choix de deux expressions, — jusqu'à traiter dans les "endroits les plus banaux des choses essentielles de son gouvernement. C'est ainsi qu'il y a quelques années, à la mort de sir Henry Campbell Bannerman, se trouvant à Biarritz, il y fit venir M. Asquith pour lui confier le ministère ; et cérémonie du baise-main eut lieu à l'hôtel où le monarque villégiaturait. A ce sujet, on put lire dans le "Times" une fois un blâme dans le "Premier" qui parut se scandaliser quelque peu de cette nouvelle manière de gouverner, assez désinvolte en apparence, mais qui venait de ce qu'Edouard VII se considérait en terre anglaise partout où il était. Seul, le roi de France, jadis, était, ainsi, le Roi tout court, en quelque lieu qu'il se trouvait.

Les amis du souverain devant lesquels on s'étonnait de la fréquence de ces voyages, de ces cures de toutes saisons, souriaient. Quelques esprits critiques déploiraient même cette existence affichée de gentleman égocentrique, soignant son cœur, ses pousmons et ses reins ; mais les gens avisés laissaient dire. Le Roi avait mérité Paris, il avait déjeuné chez Mme Staudin, on l'avait aperçu au théâtre... On l'avait vu en veston, coiffé d'un chapeau tyrolien de feutre olive, faire une promenade à pied dans les environs de Karlsbad ; il acceptait des invitations à l'hôtel, donnait des diners au restaurant... A Biarritz, le roi s'avilissait, n'avait-on pas lâché de petits aéroplanes au-dessus de la table pendant un déjeuner qu'il présidait !

Ce qu'on oubliait de dire, c'est qu'à Biarritz, le roi Edouard avait reçu la visite du roi d'Espagne ; qu'il y avait rencontré dans un incognito qui n'alarmait personne et lui permettait d'agir sans être troublé, des chanceliers et des princes, qui faisaient comme lui quelque cure dont la peur d'un anévrysme, de la tuberculose ou de l'artériosclérose n'était pas le seul mobile.

A Karlsbad, ayant auprès de lui son premier ministre, sir Henry Campbell Bannerman, en terre étrangère par conséquent, ne présidait-il pas, en 1906, une sorte de conseil des ministres européens, entre M. Ivovalsky, le baron d'Enthal et M. Clemenceau ? Une pareille entrevue aurait-elle pu avoir lieu à Londres sans alarmer ?

C'est une sorte de prince moderne, dont on ne saurait plus trouver d'équivalent, qui disparaît avec Edouard VII. Il avait brisé le cercle étroit au milieu duquel sont contraints de vivre les souverains, isolés dans leur Cour et n'ayant pas que des aides ou des courtisans : il avait des amis, vis-à-vis desquels il agissait comme un homme du monde agit, les recevant chez lui, étant reçu chez eux, prenant part à leurs distractions et aimant même infiniment à ce qu'on le tint au courant de ces petits vaudevilles ou drames mondains qu'on nomme des potins. Il ne faut point l'en blâmer ; c'est sans doute à sa longue carrière de prince de Galles, à la fréquentation directe et coutumière des hommes, qu'il avait appris en petit à être bien connaître, comme les enfants qui s'entraînent à la maternité et au couvreur, avec des poupées et des soldats de plomb.

Ce Roi, qui donnait le ton pour l'habillement et les modes élégantes, n'avait en art aucun goût particulier. Il avait sans difficulté un peu de penchant pour les choses de l'esthétisme, et se montrait en cela tout à fait conforme à l'idéal que nous nous faisons du gentleman britannique depuis Brummel. Un de ses amis s'était informé du lac d'Ecosse que préférait le prince des dandies, Brummel ne demanda-t-il pas le plus sérieusement du monde à son valet de chambre : "Tommy, quel est donc le lac d'Ecosse que je préfère ?"

En revanche, s'il se montrait indifférent sur les choses de l'art, le roi Edouard fut l'homme le plus passionné de son temps pour la politique générale. Il en fit en suivant la voie qu'il aimait, comme certains industriels ou financiers mènent leurs affaires les plus importantes, après dîner, au fumoir. Le fumoir, on a prétendu que c'était été le véritable cabinet de travail de ce Roi. C'est qu'à côté du Roi, sur le même rang, il y avait un grand seigneur, qui aimait la chasse, le turf, les siners élégants, les soirées passées dans le casino d'une villa à la mode, en regardant s'émettre dans l'éther obscur d'une nuit sans lune, les thyres scintillants d'un feu d'artifice....

En France, nous ignorons l'existence fastueuse et simple à la fois des lords, la vie de château telle qu'elle est comprise et menée chez nos voisins d'outre-Manche, qui sont incomparables dans l'art d'organiser le confortable. Le goût et la culture des fleurs sont poussés par eux à un point de prodigalité et de luxe qui nous échappent, et la chasse à-courre y est un passe-temps bien autrement en faveur et perfectionné que chez nous. Les femmes sont des écuyères admirablement entraînées, qui se refusent à suivre en voiture, tant que l'âge ne les y condamne point.

Le droit d'aînesse a préservé les propriétés et les fortunes du morcellement ; les revenus de cinq à vingt millions n'y sont pas exceptionnels, et l'on comprend que, chez des particuliers de grande naissance, menant un train soutenu par des annuités plus importantes que la liste civile de leur souverain, celui-ci puisse accepter leur hospitalité sans inconvé-

Edouard VII aimait cette vie de château, à laquelle il avait longtemps goûté prince de Galles. Il y trouvait tous les honneurs, sans être soumis à certaines corvées dont sa simplicité pouvait souffrir. Il se trouvait à l'environ d'une cour véritable, présidant des diners qui étaient facilement de quatre-vingts convives, mais qui gardaient cet aspect de "mondanité" que figurent les murs des palais royaux. On parlait librement autour de lui et il se mêlait à toutes les conversations, aimant à poursuivre une discussion, lorsqu'il n'était pas de l'avis d'un de ses interlocuteurs, et tenant à l'imposer sur lui, non par la supériorité de son rang, mais par la justesse de ses arguments.

Cependant, ce Roi qui, souvent, ne se faisait accompagner que d'un valet de chambre dans ses déplacements de chasse, se préoccupait qu'aucune faute d'étiquette, de convenance ne fût commise, et ne descendait jamais à table sans avoir, lui-même, désigné la place que chacun devait y prendre.

L'exemple d'Edouard VII entretenait chez les autres souverains d'Europe une sorte d'émulation. Nul doute que, désormais, ils cèdent plus volontiers à leurs sentiments familiaux, à leur goût de plus en plus vif pour le "home," sans véritable contact avec le monde. Depuis quelques années, la composition des familles royales s'est trouvée modifiée. Les souverains vivent dans un isolement défendu que une jalousie fermet. Une ère de souverains bourgeois commence, qui ne manquera sans doute pas d'avoir son influence sur les sociétés. Mais l'entente, l'harmonie générales s'en trouveront peut-être compromises.... Qui sait ! Les desseins de la Providence sont insondables.

J'ai gardé du Roi-gentleman un souvenir qui peut servir à le peindre mieux. C'était, il y a peu de temps, place Vendôme, à la fin de la journée, devant l'hôtel Bristol. La chaussée était encombrée de voitures et de curieux que la police avait grand-peine à disperser ou à ordonner de se disperser.... Tout à l'heure, le roi Edouard VII gagnait la gare d'Orsay, où il doit prendre le train pour Biarritz. Mais, d'un landau que les agents s'efforcent en vain de faire reculer, une voix de femme implorait de rester.... C'est une jeune Anglaise habitant Paris, une de ces créatures jolies de visage et cependant disgraciées, qui semblent, selon la perfection de leur caractère, osciller entre la divinité et l'enfer. Les jambes de la malheureuse, nouées ou brisées, ne lui permettent que de ramper ; et l'on dirait, sous un visage d'ange, le corps du serpent tentateur accroché à elle. La charmante impression qu'on éprouve à la voir se pencher à la prière, se change en répulsion mêlée de pitié, lorsqu'on la voit descendre, à demi-portée par les femmes qui l'accompagnent. L'infirme, qui désire ardemment apercevoir le Roi, est l'heure de son départ et veut se trouver sur son passage pour le saluer.

Un ami personnel d'Edouard VII, qui venait de lui dire adieu, entend l'altercation, il approche et, touché par le joli visage, il re-

monte chez le souverain pour l'informer qu'une "miss" qui l'indolâtre souhaite de l'apercevoir. Edouard VII, qui n'a jamais manqué un train, est sur le point de partir. Il regarde sa montre ; l'heure est déjà passée ; il hésite ; puis, cependant : "Faites placer un fauteuil en bas de l'escalier, dit-il, et que cette jeune fille m'y attende." Le Roi descend quelques instants après ; l'infirme, émue comme on l'imagine, est installée sur le fauteuil. Le monarque, l'ayant saluée, lui tend la main, lui dit combien il est touché par ce désir si vif de le connaître et, s'excusant d'être pressé, ajoute : "Je souhaite que cette oignée de main vous porte chance, mademoiselle...."

Qu'il est mince, cet épisode, dans le cours d'une existence aussi remplie ! Comme il pourrait sembler piteux, s'il fallait l'offrir comme unique exemple de la courtoisie d'un souverain aussi marquant. Mais, en matière d'exemples, l'en trouve-t-il de superflus ? Les meilleurs étant ceux dont le narrateur a pu éprouver la valeur par ses yeux, je cite celui-ci, pour parler d'un Edouard VII en marge de l'histoire, dont la figure est attachante entre toutes. La simplicité, la cordialité avec lesquelles le souverain accordait une minute de plaisir à cette infirme avaient mis en valeur ses qualités de gentleman. La légende de montrer mieux ce Prince entouré des constructions vernissées d'une tribune de courses, dans une salle de palace-hôtel ou dans le cadre d'une gare, que vous le daïs tendu de velours cramoisi d'un trône. Cependant, ce qui le distingue de ses contemporains, c'est que, à l'hôtel, en sleeping, aux courses, en villégiature, il "travaillait" de son métier de Roi, mieux qu'en discutant avec ses chambellans, — et contribuait ainsi, avec un sens avisé de formes modernes et des formules nouvelles, lui, le souverain du plus traditionnelisme des peuples, à augmenter la puissance de son pays, — et le rayonnement de cette influence personnelle, sans laquelle aucun homme, prince ou vilain, ne peut réellement exister.

La mort d'Alexandre Ier. Une légende singulière, mais qui compte encore des croyants en Russie, raconte la mort d'Alexandre Ier, l'adversaire de Napoléon et le mystique ami de Mme de Krüdener. Selon cette légende, l'empereur revenait d'un séjour en Crimée vers la fin de 1825 lorsque, en approchant de Taganrog, il rencontra un courrier du cabinet, Maskof, qui venait au-devant de lui, chargé d'importantes papiers d'Etat. Le tsar donna à ce courrier l'ordre de le suivre, mais le postillon fit tourner à maladroitement la voiture de Maskof qu'elle se renversa et écrasa ce malheureux. Alors, toujours d'après la légende, l'empereur aurait mis à exécution un projet qu'il avait depuis longtemps formé, celui de disparaître en se faisant passer pour mort et en se cachant au fond de la Sibirie. L'historien Schilder a pu voir le dernier descendant de la famille Maskof qui affirmait que tous les siens, de père en fils, s'étaient transmis la conviction que leur ancêtre reposait dans la cathédrale Pierre et Paul à la place et sous le nom d'Alexandre Ier. Le tsar, réfugié en Sibirie, y serait mort seulement en 1864. De fait, il est certain que vers 1825, on avait vu arriver en Sibirie un homme mystérieux qui disait se nommer Fyodor Kosmich. Bien

qu'il n'eût jamais révélé à personne son véritable état ni le lieu où il se tenait, tout le monde entourait de plus profond respect cet inconnu qui menait la vie austère d'un ermite. En 1850, il accepta l'invitation d'un riche marchand de Tomsk, Kromof, et alla vivre chez lui dans une chambre retirée, ne parlant qu'à son hôte et à la fille de son hôte. Tous ceux qui l'avaient entrevu étaient restés frappés de son extraordinaire ressemblance avec l'empereur officiellement défunt. Le grand-duc Nicolas Michailovitch a publié récemment dans la "Revue historique" une intéressante étude qui démontre l'objet principal de la légende, tout en admettant que le vieux Kosmich pouvait être un frère naturel d'Alexandre, que Paul Ier, encore prince héritier, aurait eu de sa liaison avec la princesse Ozartovska.

Député-shérif tué par un noir. Birmingham, Ala., 25 mai.—Scott Taylor, député-shérif du comté de Shelby, a été tué d'un coup de revolver ce matin à Acton, par un nègre du nom de Jesse Maston qu'il tentait d'arrêter. Ce crime cause une profonde excitation dans la région. Plusieurs députés-shérifs accompagnés de leurs monts à la poursuite du meurtrier.

Protestation. Richmond, Vir., 25 mai.—La grande loge de l'Ordre des B'N'N' B'N'N' réunie à Richmond en session annuelle a protesté aujourd'hui contre les caricatures d'Israélites publiées dans les magazines ou reproduites sur la scène des théâtres.

Pertes d'un vapeur. Rockland, Me., 25 mai.—Le steamer James T. Morse qui fait le service entre Rockland et Bar Harbor, a été coulé à son amarre aujourd'hui par le vapeur Belfast de la ligne Boston-Bangor. Il n'y a pas eu de pertes de vie, mais l'équipage du Morse a failli périr. Le Belfast a été légèrement endommagé et a continué sa route sur Bangor.

Descente de la Police. L'avant-dernière nuit la police du premier precinct a fait une descente dans une maison rue N. Liberté 130 et les individus suivants qui jouaient aux cartes ont été mis en état d'arrestation : William Kern, Albert Byrke, Hypolite Astugue, James Dowling et James Hunter.

Mors aux dents. Un cheval attelé à un buggy que conduisait Mme Musetta Val Corietha, demeurant rue Canal, 3462, a pris le mors aux dents hier après-midi en passant à l'angle des rues Canal et Lopez. Mme Corietha, jetée à terre, a été légèrement blessée au corps.

Edition Hebdomadaire de "l'Abuille".

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les nouvelles, littéraires, politiques et autres — qui ont paru pendant la semaine, dans "l'Abuille" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous les vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.

Feuilleton L'ABEILLE DE LA N. O. LES DRAMES DE LA VIE Sanglante Richesse PAR GEORGES SPITZMULLER TROISIEME PARTIE INTRIGUE ET AMOUR XXXVI FINCE I Suite. — Parfaitement.

— Mais nous sommes connus, là-dedans.... — Non, deux, possible. Interponez l'ex-cleus du Havre.... Mais il n'en est pas de même de papa Levertier. — Ça, c'est vrai, dit l'ancien sergent.... et du reste, ma fausse barbe. — Elle est épatante ! s'écria Flageolet, admiratif. — Bref, fit Gardavaut, la nuit venue, je m'introduis dans le tapage-franc. Vous ne vous éloignez pas trop, pour être prêts, le cas échéant, à me prêter main-forte. — Extra forte ! appuya le mari de Fanchonnette. Il ne s'agit pas de rater le coup. D'ailleurs, ma femme m'a promis comme ça que si nous réussissons cette nuit, elle nous enlèverait demain une bouillabaisse à s'en lécher les doigts. — Voyez safran ! ajouta en riant Bontterrelle, qui pensait à son récent passage dans la corporation des plongeurs et avait des réminiscences collinaires. — Eh bien, les amis, conclut le vieux sous-officier, en route pour la rue de la Hachette. Quand nous arriverons par là, il fera nuit. Quoi qu'il arrive, rendez-vous à minuit à notre local de la rue Git-le-Cœur. — Avez-vous votre pistolet s'équiqué Bontterrelle. — J'en ai deux.... et à double coup.... Quatre balles à employer en cas de légitime défense, bien entendu.

Les trois amis marchèrent quelque temps encore côte à côte. — Ils se séparèrent à l'entrée de la rue de la Hachette. — A peine remis de l'alerte de la veille, Hennequart sortait précipitamment de cette heure-là d'une maison basse de pierre apparente où il avait passé le reste de la nuit et la journée. Il s'était caché là, laissant aux deux amonches d'hier soir le soin de veiller le cadavre du mort. Il n'avait pas osé reparaitre au tapage-franc de la mère Picotepain ; il redoutait d'y rencontrer ceux qui lui avaient donné la chasse et qu'il supposait être des agents de la sûreté conduits par Gardavaut. Revenir au tapage-franc, c'était, pensait-il, s'exposer de gaieté de cœur à une capture certaine. Se faire reconnaître ! A cette idée, qui traversa son cerveau avec la rapidité de l'éclair, Valentin porta machinalement la main à ses favoris, assez longs — il les avait laissés pousser à Marseille — qui le trahiraient infailliblement aux yeux de ses ennemis. — Il faut faire sauter ça, se dit-il avec un soupir. Le nervi avait sa coquetterie, et il regretta de se séparer de son soyeux encadrement de son visage, plus peut-être qu'il n'avait regretté son oreille. Mais c'était une obligation impérieuse. Il n'y avait point à hésiter. Il entra dans une boutique de coiffeur. — Les cheveux ? lui demanda celui-ci pendant qu'il s'asseyait. — Pensez-tu ! dit en aparté Hennequart. Et ma "réchauffante" ! Non, répondit-il à voix haute, la barbe, patron. — Dommage ! répliqua le garçon, en lui passant un coin la serviette. — Pourquoi ? — Ces favoris-là sont rudement bien plantés. — A faire de goût. Moi, ils me gênent. — Comme il vous plaira ! dit le barbier qui prit ses ciseaux. Il allait commencer, quand soudain il vit blémir Valentin. — Qu'est-ce que vous avez ? lui demanda-t-il, inquiet. — Moi ? Bien ! — Vous voilà tout pâle.... — Ce n'est rien, vous dis-je.... Non.... rien du tout. — C'est qu'il venait d'apercevoir, suspendue à un porte-manteau, une pèlerine de gardien de la paix. Et, sans s'attendre à une frayeur folle, il pensa : — Le dieu (l'agent) va probablement se ramener.... Il ne faut pas rester ici une broquille (minute) de plus. Ça pourrait

me coûter cher. Valentin se leva et se débarrassa de la serviette. — Vous avez raison, dit-il au coiffeur. Je garde mes favoris. Et ouvrant brusquement la porte, il disparut. — En voilà un type ! s'écria le barbier stupéfait. Je perds une barbe, moi, de cette affaire-là. C'est bien fait pour moi, aussi. Ça m'apprendra à vouloir former le goût de la clientèle. Pendant ce temps, Hennequart avait gagné le large. Il courait, craignant d'entendre résonner sur ses talons les bottes ferrées du gardien de la paix. Mais il réfléchit bientôt que cette affaire pouvait attirer l'attention. Un principe de la Grinche (association des malfaiteurs) est qu'il ne faut jamais paraître pressé quand on se sauve. Il est permis de courir à tout le monde, sauf à ceux qui en auraient le plus besoin. Valentin ralentit le pas et, tout en marchant, alluma une cigarette. — Pardon, un peu de feu, s'il vous plaît, dit un passant. Il se tourna du côté de l'homme qui venait de l'interpeller. — Au même instant, il se sentit appréhender un collet. Flageolet.... s'écria-t-il d'une voix stupéfaite et furieuse. — Lui-même, parfaitement ! lui fit-il répondre sur un ton de plaisante ironie.

Hennequart fit un violent effort pour se déloger. Ce fut inutile. Le mari de Fanchonnette tenait bon. En même temps, il appelait à l'aide : — A moi !... A moi !... Au loin, des agents arrivaient. Le nervi se débattait toujours énergiquement, désespérément. Il essayait maintenant de blesser Flageolet à coups de pied, car le cireur en plein vent lui avait ensablé les bras et était parvenu à les immobiliser. Mais ses tentatives demeuraient vaines. Des passants accouraient, puis les gardiens de la paix. Le mari de l'Arlésienne put leur remettre sa capture. Alors, se voyant pris, Valentin essaya d'en imposer : — Je me demande ce qu'on me veut ! cria-t-il.... Pourquoi m'arrête-t-on ? Est-ce que le premier venu peut vous faire arrêter ainsi ? — Ce qu'on vous veut ? Vous empêcher, de recommencer vos mauvais coups ! répliqua Flageolet tout en donnant des explications aux sergents de ville. — C'est une infamie ! cria Hennequart. Encore une erreur judiciaire. Lâchez-moi ! — Il espérait amener la foule où il se trouvait, à prendre son parti. Il voulut hurler, redoubla de violence. Mais toutes ses protestations restèrent sans écho.

Lorsqu'il eut fini, Flageolet dit simplement aux gardiens de la paix qui maintenaient le nervi : — Mes amis, on s'expliquera au poste ou au commissariat. Vous trouverez là tous les renseignements utiles. Je vais vous accompagner. Et s'adressant au nervi : — Eh bien, ça y est, hein ? fit-il, jovial. Tu as à moitié démolé Gardavaut, l'autre fois, mon garçon, tu m'as brûlé la politesse, le soir où tu as volé Charlot, et hier encore, tu as voulu me démolir moi-même. Je prends ma revanche, voilà tout. Chacun son tour ! C'est le père Levertier qui va être content !....

XXXVII IN EXTREMIS Le lendemain, avenue d'Antin, on annonça au comte Christian de Lignières la visite d'une femme disant être la gérante d'un "family house" du boulevard des Batignolles. Cette femme avait, disait-elle, à faire une importante communication. Nous le savons, par un honorable scrupule, elle tenait à prévenir le mari de la comtesse, — la femme qui lui avait confié Charlot. Lorsque Vera se présenta chez le comte, il se préparait à sortir pour aller au ministère de la